

## POURQUOI PAS BLEU ?

Par Claire Souaille

Amsterdam, ses vélos, ses coffee shops, sa liberté joyeuse et accueillante. Olivier n'accorde que peu d'importance au tourisme, il n'est pas là pour flâner. Quelques jours auparavant, dans la vitrine d'une librairie parisienne, la couverture d'un livre l'a happé, il n'a plus vu qu'elle : un ciel bleu profond, un champ doré, des oiseaux noirs qui s'envolent. Il est entré, s'est saisi de l'ouvrage, a cherché sur la quatrième de couverture : quelle était cette illustration ? Champ de blé aux corbeaux, Vincent Van Gogh. Le soir même, il s'est rapidement renseigné sur internet, et sans réfléchir, il a pris un billet de train. Dès son arrivée, il s'est rendu directement au Van Gogh Museum.

Il passe des heures à arpenter le musée, il ne sait pas combien, il perd le fil du temps. Il regarde toutes les toiles, lit toutes les notes biographiques. Il progresse lentement, étage après étage. À la fin du parcours, il reste immobile, assis devant les dernières œuvres du peintre, indifférent au passage des nombreux visiteurs. Il ne peut détacher les yeux du Champ de blé aux corbeaux. Il est dans le tableau. D'où viennent la force sauvage de ces couleurs, la violence de leur beauté ? Quel est ce monde tellement plus vif, si ardent, différent de celui qu'il côtoie depuis toujours, sans le voir ? Olivier veut comprendre, il veut entrer dans cet univers qu'il ignore.

Depuis, tous les lundis après-midi, de 14 heures à 17 heures, Olivier se rend à son cours de dessin. L'atelier se situe au fond d'une impasse tranquille, près de la Bastille. Chaque semaine, une dizaine d'élèves, des femmes pour la plupart retraitées, écoutent attentivement les directives du professeur, Hubert, puis s'appliquent à leurs chevalets dans un silence concentré. À la fin du cours, elles préparent un thé accompagné des petits gâteaux qu'elles apportent à tour de rôle. Olivier s'esquive toujours avant.

Il est le seul homme, jeune de surcroît. Peu bavard et le plus souvent muet, il est de taille moyenne, mince. Image parfaite du geek, il est informaticien, il porte ses sombres cheveux longs attachés en queue de cheval. Il est habillé de noir, quels que soient le temps et la saison, jeans, t-shirts et baskets. Il pourrait être beau s'il le voulait, mais son apparence l'indiffère.

Sensibles à son charme ombrageux, ces dames minaudent, lui lancent de petites piques, l'interpellent, le frôlent dès qu'elles le peuvent. Olivier s'en aperçoit à peine, hermétique aux sentiments et besoins d'autrui. Il ne s'est inscrit à ce cours que dans un but précis.

Lors de la première séance, il a été étonné, et plutôt dépité : Hubert a tellement insisté sur l'obligation de maîtriser les bases du dessin, avant de seulement songer à la couleur. Olivier n'a rien dit, il voulait partir, et puis il a écouté les explications détaillées d'Hubert. Elles lui ont semblé logiques. Toute sa vie, il a été discipliné.

Alors, il franchit patiemment les étapes classiques du cours, les unes après les autres. Les sujets imposés, natures mortes de pots et de livres, bustes d'hommes célèbres, mains en plâtres. Les techniques sèches, crayon, fusain, sanguine. Puis il a essayé le dessin à l'encre et au pinceau, au trait plus souple et libre, et l'apposition de lavis. Il a étudié la perspective, les proportions, les valeurs, les contrastes, l'ombre et la lumière. Les bâtiments, les paysages, les personnages, les portraits, le nu.

Ce fut laborieux.

Son esprit abstrait et rationnel a buté semaine après semaine contre les difficultés techniques. Comment la main pouvait-elle traduire ce que l'œil voit ? Et que voyait-il, réellement ? Ses premiers dessins étaient catastrophiques : de travers, de guingois, brinquebalants. Impossible de reproduire l'architecture d'une maison sans qu'elle semblât tordue, près de s'effondrer ; les murs partaient dans tous les sens, rétifs aux lois les plus élémentaires de la physique. Quant aux portraits, ils étaient plats, ou difformes. Personne n'aurait voulu ressembler à ça.

Ce n'était pas pour lui, cette folie de la peinture, il n'était pas fait pour ça, il sentait bien que ses productions n'avaient aucun intérêt. D'ailleurs, Hubert n'était pas très encourageant. Le plus souvent, il regardait l'œuvre du jour, et d'un air contrarié, corrigeait un trait, puis deux, puis tout le dessin. Si bien qu'Olivier ne savait plus ce qui était de lui ni à quel moment cela avait mal tourné. Il avait l'impression de tout recommencer, tout le temps. Il n'y arrivait pas, il valait mieux abandonner.

Pourtant, il s'est obstiné. Dès qu'il peut, il applique ce qu'il a appris en atelier, encore, et encore. Il dessine tout ce qu'il voit, il dessine chez lui, dans le bus, le métro, la rue, les cafés. Ses moments libres, il les consacre à parcourir les expositions des musées de la capitale : le Louvre, le Grand Palais, Beaubourg... Il a pris toutes les cartes d'abonnement possibles. Il scrute

minutieusement chaque esquisse, chaque tableau, s'en approche au plus près pour comprendre quelle technique peut rendre tel effet. Il a accumulé une bibliographie impressionnante sur l'histoire de l'art, les œuvres, les biographies, les correspondances, de Van Gogh bien sûr, mais aussi Courbet, Manet, Gauguin...

Après tant d'essais et d'erreurs, tant d'études, son trait s'est affirmé, assoupli, ses dessins révèlent du caractère. Surtout, il aime ce moment imprévisible, où tout bascule. L'instant d'avant, il n'y avait qu'un tracé vague, il ne savait pas où la ligne le menait. Et tout d'un coup, quelque chose se passe, l'ébauche prend forme, il n'a plus qu'à la suivre. Olivier n'attend plus qu'une chose, entrer dans ce mystère. La couleur.

L'été est là. Le printemps a été pluvieux, après un hiver maussade et gris. L'air se fait soudain plus doux, le ciel est clair, le soleil réchauffe la ville qui semble s'éveiller sous sa lumière. Ce sont les derniers cours avant les vacances. Hubert a enfin autorisé Olivier à peindre à l'acrylique. Il a fait quelques essais les semaines précédentes. Pour son ultime sujet, il choisit un paysage : un grand arbre, un champ de fleurs, quelques maisons au loin. Les lignes compliquées du chêne vénérable lui ont plu. Il sait déjà ce qu'il veut faire, il lui faudra du temps pour mener à bien son travail, il est fébrile, très impatient. Il se lance.

À la fin de la dernière séance, son tableau est achevé. Il se lève, recule de quelques pas pour estimer le résultat. Il est satisfait des tons, des ombres, de la luminosité.

Hubert s'approche, regarde, fait la moue.

— Olivier, tu es sûr de ton choix ?

— Oui, tout à fait sûr.

— La perspective est bonne, le sujet bien traité, ton trait est affirmé et ample. Mais ce n'est pas un peu, comment dire... monochrome ?

— Et alors ?

— Pourquoi pas, effectivement, chaque artiste interprète le monde à sa manière. Mais, je ne sais pas, c'est comme ... la vision d'un Schtroumph obsessionnel. Ou dépressif. C'est très... bleu.

— Pourquoi pas bleu ? C'est la couleur des ciels tourmentés de Van Gogh, d'une des périodes de Picasso, c'est la couleur de l'azur, de l'outremer, de Prusse, de l'indigo, des saphirs et des turquoises, bien que le turquoise soit traître parce que vert, à mon humble avis. Bleu, ce sont les nuits d'été, la mer et le ciel, les fleurs, les papillons, les scarabées d'Égypte et les oiseaux des contes d'Orient. Bleu c'est le rêve et la liberté, c'est immense,

léger, profond, insondable, apaisant, troublant, indomptable, fidèle, sage et fou. C'est bleu, c'est tout.

Olivier remballe ses affaires. Prend sa toile à peine sèche, sa première toile.

On ne le revit plus jamais au cours de dessin, au grand dam de ces dames, qui retournèrent un peu tristement à leurs palettes raisonnables. Il eut par la suite des périodes rouges, vertes ou jaunes, des périodes monochromes et des périodes multicolores. Il découvrit la tablette graphique, explora un univers étrange et très personnel qu'il partagea sur les réseaux sociaux, avec un certain succès. Il se fit un pseudonyme dans les milieux alternatifs, puis se prit de passion pour l'art urbain. Il créa un collectif avec d'autres artistes. Leurs œuvres éphémères, disséminées aux quatre coins de la ville, dévoilaient la poésie du quotidien aux passants qui pouvaient la voir.

Il continua à s'habiller en noir, par tous les temps. Olivier adorait les contrastes.